

## Introduction

Que l'on ne s'y trompe pas : je ne suis pas plus écrivain que détenteur d'une vérité absolue. Je me suis efforcé, au long de ces pages, de relater les faits dont je fus le témoin parfois attentif, parfois amusé, quelquefois ébahi, mais dont jamais, je crois, je ne fus le témoin désenchanté. D'autant de bonne volonté, de sincérité, de loyauté et d'attachement à ma mère ce livre soit-il empreint, il ne demeure que le reflet de *ma* vérité. La place toute privilégiée que j'ai occupée à ses côtés me place aujourd'hui dans une position presque aussi inédite que désignée, celle d'un redresseur de torts de biographies. Je les vois bien, ceux qui attendent de ce texte qu'il vienne passer un grand coup de balai sur tout ce qui a été dit, transformé, répété sur la vie de ma mère depuis des lunes. Je les vois bien aussi, ceux qui se sont fièrement lancés avant moi dans le récit de la vie de Sagan et qui doivent aujourd'hui trembler.

Je le répète, je ne détiens pas de vérité absolue et inattaquable sur ma mère. Ma place auprès d'elle ne m'a pas permis d'échapper à sa légende et je serais de mauvaise foi en affirmant ne jamais m'être caché derrière elle. S'il est difficile pour un fils de confronter sa mère à une légende imposante à ce point, il l'est tout autant de s'attacher à rendre ce miroir déformant aussi conforme à la réalité que possible.

Je ne *détiens* donc – si je puis dire – qu'une petite part de la vie de ma mère. J'ai effectué un rapide calcul : si l'on retire les moments où je n'existais pas encore, ceux où j'étais là mais où nous ne pouvions pas nous parler – parce que je m'obstinais à ne dire que bababa – et ceux où l'existence nous a éloignés l'un de l'autre (les voyages, les conquêtes, les déménagements, les moments difficiles), ma mère a passé la moitié de sa vie avec moi. (Alors que si l'on retranche ces mêmes moments de ma vie à moi, on s'aperçoit qu'au jour de sa disparition, j'avais passé les quatre cinquièmes de ma vie avec elle.) Je ne suis donc le témoin, aussi attentif et objectif qu'il puisse être, que d'une moitié de vie. Pour aggraver encore cette demi-cécité, et au risque de décevoir, je ne suis arrivé que bien après ce qu'elle a appelé « la corrida » et qui a commencé avec les éclats triomphants du succès de son premier roman. Je n'étais donc pas là pour danser des cha-cha-cha endiablés avec une bande de joyeux lurons jusqu'au petit matin à L'Esquinade de Saint-Tropez, pour suivre la nationale 7 déserte au milieu de la nuit, seulement éclairée par les étoiles et par les

phares d'une Jaguar XK140 lancée à toute allure, pour connaître un Paris que l'on traversait en dix minutes parce qu'il n'y avait pas de voitures, ou pour prendre place auprès du prince Farouk, assis à côté de l'Aga Khan, à la table de chemin de fer du casino de Monte-Carlo, et l'entendre demander un banco.

Je ne pouvais donc pas être là non plus lorsque sa fameuse légende se construisit, puisque, à quelques excentricités près, ce devait être à la même période. Mais à l'inverse de tout ce qu'elle a décrit, parfois avec justesse, parfois non, et qui a aujourd'hui disparu, sa légende est toujours là. Certes, elle a un peu vieilli. Les temps sont durs depuis que Sagan n'est plus là pour faire ses bêtises. La légende Sagan n'a plus la vie facile. D'une certaine manière, et un peu par la force des choses, aujourd'hui c'est moi qui l'ai récupérée, *recueillie*. Je ne peux pas dire qu'elle ne soit pas agaçante, avec sa manie de répéter tout le temps les mêmes histoires, mais au fond elle est plutôt gaie et assez confortable. Gaie parce qu'il est vrai, disait ma mère, que « boîtes de nuit, whisky et Ferrari valent mieux que cuisine, tricot et économies », et confortable parce que les gens ont tendance à s'y conformer. Cette légende me fait penser à une colocataire bavarde, un peu encombrante, mais toujours de bonne humeur, à qui vous confiez vos visiteurs les plus barbants, ceux dont vous ne parvenez plus, en fin de soirée, à vous dépêtrer. Mais le principal attrait de cette légende – et ce qui la caractérise très particulièrement par rapport à ma mère – est qu'elle a un tas, je dirais une multitude

d'histoires à raconter. Je crois qu'il existe peu de personnalités – de « pipale » comme j'ai vu un jour écrit dans la presse – dont la légende soit aussi riche, aussi variée, et dont la vitalité et la longévité soient telles. Au faîte de la gloire de ma mère, au cours des mois puis des années qui ont suivi *Bonjour tristesse*, la légende avait pris une telle ampleur qu'elle avait pratiquement phagocyté son nom et le fait qu'elle fût écrivain. Sagan n'était plus qu'une légende. On pourrait presque dire qu'*une légende était Sagan*.

C'est un enchaînement singulier des événements qui a permis à la légende de naître, de grandir et de devenir ce qu'elle est. Au départ, il y eut le scandale occasionné par le livre ; l'histoire d'une jeune fille qui faisait l'amour avec un garçon, au milieu de quelques complications passionnelles, sans qu'elle ait à souffrir de conséquences morales. Mais c'est le Prix des critiques qui a tout déclenché, et l'article de François Mauriac dans *Le Figaro* où il traite Françoise Sagan de « charmant petit monstre » – à quoi elle rétorquera qu'elle n'était ni petite, ni charmante, ni monstre. Il y a aussi eu le fait qu'elle soit si jeune, jeunesse dont beaucoup de journalistes se sont emparés pour « vendre » leurs papiers et faire leur publicité. Le livre s'est assez vite écoulé à des centaines de milliers d'exemplaires, suffisamment pour devenir ce que l'on appelle un « phénomène » et pour éclairer ma mère du *soleil de la gloire*.

Ainsi, du scandale naquit la gloire, et de la gloire naquit la légende. Mais celle-ci fut si encombrante et collante que ma mère eut l'impression de ne plus

être qu'une « chose », une chose dépourvue de toute consistance, de toute réflexion et de toute intelligence. La prisonnière de son personnage dont il était devenu impossible de se défaire. « J'étais une héroïne de bande dessinée qui s'appelait Sagan. On ne me parlait plus que d'argent, de voitures, de whisky, je recevais trois ou quatre lettres d'injures par semaine. »

Étonnamment, et quels que puissent être les torts qu'on lui trouve, la légende est toujours présente et donne à la vie un visage enjoué, déluré et lumineux qui égaye, je devrais dire « désattriste », en ce début de millénaire portant, lui, le visage émacié et usé de la monotonie. Parce qu'il y a dans la légende Sagan des parfums – des *essences* – oubliés qui réveillent en nous cette idée bien *saganienne*, et finalement universelle, du bonheur.

Aussi lorsque Jean-Marc Roberts suggéra de « me lancer » et d'écrire le livre de mes souvenirs avec ma mère – cette idée était évidemment dans l'esprit d'un bon nombre de personnes depuis un certain temps et je sentais la chose arriver et grossir, je savais que je n'y échapperais pas, mais je prétextais toujours que j'avais *encore* des questions d'impôts à régler et que mon esprit n'était pas disposé à écrire –, j'ai su que je devrais m'accommoder de sa légende, ou plutôt que sa légende devrait s'accommoder de moi. Nous avions, elle et moi, de jolis comptes à régler. C'était simple, puisque je me servais d'elle pour appuyer mes vérités. Dès lors, que pourrait-elle trouver à redire ? Nous nous attellerions tous deux à l'évocation de notre

passé. Nous tâcherions d'être loquaces et je m'attacherais à être authentique.

Maintenant que nous avons un livre à rendre, et alors qu'en ce moment la légende est un peu perdue, qu'elle fait un peu grise mine, je lui ai proposé de venir s'installer chez moi. Nous avons décidé, pour un temps, *le temps de l'écriture*, de vivre ensemble. Je lui ai attribué la petite chambre au fond du couloir, à gauche. De là-bas, elle peut bien essayer de faire du raffut, de radoter tout son soûl, je ne l'entendrai pas.

Nul doute que la légende soit enchantée de ce projet. On va enfin et de nouveau s'intéresser à elle. Elle qui, justement, ne vit que par procuration, elle qui n'aime pas être seule, qui n'aime pas que l'on parle de livres, de théâtre, d'engagements ou de choses sérieuses. À nouveau nous allons pouvoir parler de noubas, de whisky, de bolides, de tables de roulette, d'argent vite gagné et aussi vite distribué, de scandales financiers, de voyages organisés, d'impôts non payés, d'amours prohibées et de transport de produits non autorisés... La légende doit encore penser que, de la même manière qu'avec certains biographes – et notamment avec le dernier –, elle va pouvoir prendre toute la place dans les pages de ce livre, alimenter de nouveaux mensonges. Non, cette fois, cela ne sera pas. Nous allons faire tout le contraire. Je vais me servir d'elle, que je connais par cœur, et de la vérité, que je connais un peu, pour rétablir l'équilibre. Cet équilibre qui, si souvent et récemment encore, fut honteusement bafoué.